

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 28

Artikel: Gambetta dans l'Oise
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187757>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
 La ligne ou son espace, 15
 —
 Pour l'étranger, 20 cent.

Gambetta dans l'Oise.

Un journal français, *l'Indépendant*, grâce à l'obligeance de M. Lemas, a offert dernièrement à ses lecteurs, quelques pages d'un ouvrage en préparation : *L'Oise pendant l'invasion*, relatives au passage en ballon de M. Gambetta dans cette contrée. Elles renferment des détails encore inconnus de beaucoup de monde, et si palpitants d'intérêt, que nous ne pouvons nous empêcher d'en mettre quelques extraits sous les yeux de nos lecteurs.

« Le 7 octobre, après-midi, un détachement de fusilliers prussiens se trouvant à Chantilly, aperçut un ballon passant à environ 200 mètres au-dessus de la ville. Les soldats rompirent aussitôt les faisceaux et commencèrent contre lui une fusillade qui fit croire un moment à une attaque des francs-tireurs contre l'ennemi. A Creil, il essuya également des coups de feu, sans être atteint. Le ballon passa ensuite au-dessus de Clermont, d'où l'on distinguait parfaitement, à l'aide de longues-vues, les trois voyageurs dans la nacelle. Le major de Funcke, commandant la garnison qui occupait Clermont, détacha à sa poursuite 20 dragons allemands, qui le perdirent bientôt de vue. Ce ballon était l'*Armand-Barbès*, parti de Paris le jour même, et emportant M. Gambetta qui allait à Tours donner à la défense nationale cet élan admirable que l'on connaît. Il avait avec lui M. Spuller, son secrétaire, et un matelot, habillé en garde national.

Au-dessus de Clermont, Gambetta lança une carte des chemins de fer de France, au verso de laquelle il avait écrit de sa main : « Gambetta, ministre de l'Intérieur, est passé en ballon ce jour, 7 octobre 1870. »

Le ballon descendait insensiblement, et malgré les efforts des voyageurs pour le faire remonter en jetant à terre ce qui pouvait lui donner du poids, il ne fut bientôt plus qu'à cinquante mètres au-dessus du sol et ne tardait pas à tomber au milieu du petit bois de Favières, de la commune d'Epineuse. L'atterrissage du ballon se fit dans de mauvaises conditions. Les filets qui le recouvraient s'étant enchevêtrés dans les branches d'un gros chêne — auquel les habitants de la commune ont depuis donné le surnom de *Chêne-Gambetta* — les voyageurs, pendant quelques instants, se trouvèrent dans une position assez critique.

Heureusement, cette chute avait été remarquée, et M. Dubus, maire d'Epinal, accompagné d'hommes

de bonne volonté, accoururent au secours des voyageurs, qui purent mettre pied à terre.

« Où sommes-nous ? demanda M. Gambetta, les Prussiens sont-ils loin de votre commune ?... Y-a-t-il parmi vous quelqu'un qui veuille nous conduire du côté d'Amiens ? » M. Dubus se mit à sa disposition, l'engageant vivement à s'éloigner, Epineuse n'étant qu'à 7 kilomètres de Clermont, occupé par l'ennemi. Les voyageurs adoptèrent son conseil et partirent immédiatement en voiture pour Montdidier. A peine avaient-ils quitté Epineuse, que les cavaliers saxons s'y présentaient, s'informant auprès des habitants s'ils n'avaient point vu passer le ballon. Mais toutes les précautions avaient été prises ; l'aérostat dégonflé avait été soigneusement caché dans un fourré du bois de Favières.

M. Dubus connaissait à Tricot un brave instituteur, M. Caboche, homme de dévouement et de cœur. Il avait compté sur lui pour conduire M. Gambetta à Montdidier.

Ils arrivèrent à Tricot vers cinq heures du soir. M. Caboche était en ce moment absent du village, aussi se passa-t-il un incident qui peint bien l'état des esprits à cette époque. Les allures étranges des voyageurs, leur costume, leurs bagages, tout chez eux était de nature à intriguer les habitants ; on les prit pour des espions prussiens, le bruit circula dans tout le village que les étrangers qui venaient d'arriver étaient des émissaires de M. de Bismark, et il fut question un moment de les arrêter. M. Caboche étant de retour, Gambetta alla au-devant de lui et lui dit à haute voix : « Je suis le ministre de l'Intérieur ; pourriez-vous me conduire à Montdidier ? Je prendrai là le train pour Amiens : je vais à Tours... »

Il serait difficile d'exprimer la surprise des habitants de Tricot lorsqu'ils apprirent que M. Gambetta était au milieu d'eux ; chacun voulait aller le voir, lui serrer la main. — Pendant que M. Caboche faisait atteler la voiture, le député de Paris, se promenant de long en large devant l'école de la commune, s'entretenait avec toutes les personnes présentes de la situation malheureuse du pays. — « Ne désespérez pas, disait-il, l'avenir est à nous... Les habitants de Tricot, les premiers, eurent les prémices du magnifique appel aux armes que, le 9 octobre, M. Gambetta devait lancer à la France.

Vers six heures, MM. Gambetta, Spuller, Dubus et Caboche prenaient la route de Montdidier, où ils n'arrivaient qu'à la nuit close.

En se séparant, à Montdidier, de ses compagnons de route, M. Gambetta les remercia avec effusion du service qu'ils lui avaient rendu. « Je ne vous oublierai jamais, leur dit-il, les heures que nous avons passées ensemble sont de celles qui ne s'oublient pas. » Le lendemain, M. Gambetta partait pour Amiens.

Quand la nouvelle se répandit à Clermont que le ballon qui avait été vu le 7 octobre était celui où se trouvait M. Gambetta, un sentiment d'une indicible émotion s'empara de toute la ville ; Gambetta hors des lignes prussiennes, Gambetta organisant librement la défense du pays, c'était peut-être la délivrance ; on espérait.

Montdidier ne tarda pas à payer l'honneur d'avoir reçu Gambetta.

Quelques jours plus tard, de Clermont partaient des troupes saxonnes qui allèrent bombarder cette ville et lui imposer une contribution de 50.000 fr., sous prétexte, disaient les Prussiens, que des pourvoyeurs de l'armée de la Meuse y avaient été arrêtés. « Mais dit M. Rollin, surtout pour la punir de l'accueil fait au ministre de l'Intérieur, car les Allemands détestaient M. Gambetta ; ce qui n'est pas son moindre titre de gloire. »

La femme martyre.

Un projet de loi sur la recherche en paternité a inspiré au journalisme français une foule d'articles fort spirituels sur la question de savoir si la femme est ou non martyre dans la Société moderne. M. Marx, du *Figaro*, est d'avis que non. Nous lui donnons la parole, laissant aux intéressées le soin de nous dire s'il a raison :

« Chaque fois qu'une question surgit où la femme est en jeu, j'entends retentir les mêmes clameurs galantes et les mêmes doléances chevaleresques sur la condition misérable où languit, dans le beau pays de France, la plus agréable moitié du genre humain...

J'estime, au contraire, que jamais la femme n'a été mieux traitée qu'à notre époque. Jamais place plus large ne lui a été réservée au soleil social et au foyer domestique. Jamais on n'a montré plus d'indulgence pour ses faiblesses et plus de soumission à ses caprices...

Si je jette un coup d'œil dans les ménages, à tous les degrés de l'échelle sociale, j'y constate une prédominance féminine qui dément singulièrement les martyrologes dont on nous rebat les oreilles. La plupart des ouvriers filent doux devant les remontrances de leurs compagnes... J'ai vu des maçons qui se laissaient battre comme plâtre et emmener du cabaret par leurs commères en donnant les marques de la plus humble docilité. Si je franchis le seuil des maisons bourgeoises ou des boutiques des négociants, j'y constate la prépondérance occulte de la femme qui renvoie les domestiques ou les employés et inspire, sans en avoir l'air, toutes les décisions du maître. Mais que dis-je ? Les femmes déterminent la fluctuation des valeurs par l'influence qu'elles exercent sur les banquiers...

Les jérémiades sur la débilité de la femme me paraissent entachées d'exagération. Sans doute, la femme n'a point à son service des muscles d'acier, mais il lui faut pourtant une certaine dose de vigueur pour cotillonner six heures de suite, au bal, avec son harnais de gala. J'ai pesé, un jour, la toilette complète d'une élégante moderne, — depuis ses plus intimes vêtements, jusqu'à ses gants, son éventail et son ombrelle, — et j'ai constaté, à l'aiguille de la balance, un nombre de kilogrammes effrayant. Un sapeur, — fut-il pompier, — succomberait à ce régime !

Dans les classes pauvres et dans les campagnes, la femme qui souffre et travaille trahit un tempérament plus robuste encore et donne davantage raison à mon scepticisme. »

La mort d'Abd-el-Kader a remis en mémoire une foule d'épisodes se rattachant à la carrière si agitée de cet homme, dont la plus belle page est certainement sa conduite pendant les massacres de Damas. Après quela clémence française lui eut rendu sa liberté, lui laissant la vie sauve, Abd-el-Kader paia noblement sa dette de reconnaissance et sauva en quatre ou cinq jours 14.000 chrétiens du poignard des musulmans. Il fut fait à cette occasion grand croix de la Légion-d'honneur, et resta jusqu'à son dernier soupir l'ami de la France.

Sur la fin du règne de Louis-Philippe, on l'avait transféré de Pau à Amboise, dont le vieux château baigne, pour ainsi dire, ses pieds dans la Loire.

Un jour, un employé du château qui voulait gagner de l'argent, vint dire au prisonnier :

— Emir, veux-tu que je te fasse sauver d'ici par le fleuve.

Abd-el-Kader le regarda un instant et répondit :

— La Loire me conduirait à la mer ; la mer me ramènerait en Afrique ; l'Afrique me ferait recommencer la guerre contre la France ; la guerre contre la France me ferait battre. Battu, on me reconduirait à Amboise. Autant y rester puisque j'y suis.

Lè dou z'ovràï cherpentiers.

On certain B. dè pè contrè Vevàï, qu'étàï ovraï cherpentier, etàï z'u fèrè son tor dè France pè Zurich (y a dza on part d'ans, dè çosse). Travallivè tsi on maitrè qu'avàï 'na beinda d'ovràï, mà quasu ti allemands. On dzo, tandi lo tantou, lo patron lài vint derè que devessàï allà àidi à ne n'autro ovraï que travallivè à ne n'a batisse, et que faillàï allà tot lo drài. Mon tatipotse dè B. ne fe pas atteinchon ào nom dè l'ovràï ein quiestion et sè met tot paràï à rapertsi sè z'utis. L'est veré dè derè que lo patron parlavè faux-romand qu'on diabliò et que l'étàï molési à comprendre. Tandì que B. sè preparavè, ye ve on outro ovraï que lo vouàitivè et sè peinsà que l'étàï lo gaillà à quoui devessàï àidi. B. ne savàï pas on mot d'allemand, et l'autro pas on mot dè français ; mà tot paràï lo Vaudois que sè crèyàï on malin, vollie quand mémo lài tallematsi et lài fe :

— Cameradire ! maitrire dire moi, travallire avec vous !

— Yà, ià ! se repond l'autro que ne comprègnàï pas onna gotta à cé baragouinadzo ; mà vo sèdè :